

XVIème siècle : “Souffrances et maladies sur la route des Grandes Découvertes ; de Lisbonne aux Moluques et au Japon” .

P. M. Niaussat

Maître de recherches du service de santé des armées, 97 cours Lemerrier, 17100 Saintes, France.

Manuscrit n°1963/PLS 2. Journée SPE en hommage à Paul-Louis SIMOND.

Summary: 16th Century: "Plague Following the Path of Discovery from Lisbon to the Moluques".

It is known that plague epidemics and pandemics spread both by sea and by land. However, in the 16th century an entire "hidden face" of the continent was discovered and opened thanks to the Portuguese. It is noteworthy that just as Francis I or the Dutch, Yersinia pestis did not respect the longitudinal limits set out by the treaties of Tordessillas and Saragossa. Even before the arrival of VASCO DE GAMA in Goa and all the way to the settling of the Moluques in Macao, Canton and Kago shima, one can follow the progression of at least ten or so epidemics against a general epidemic back drop, thanks especially to the works of Jose DE VASCONCELLOS E MENEZES as well as some others. Scurvy was, as far as plague was concerned, a regulating factor, at least to a certain extent.

Résumé :

Il est connu que les épidémies et les pandémies de peste ont suivi les routes maritimes autant que celles des continents. Mais, au XVIème siècle, c'est toute une "face cachée" de la planète qui est découverte, et ouverte, grâce aux Portugais. Il est intéressant de constater que Yersinia pestis, pas plus que François 1er ou les Hollandais, n'a respecté les limites, en longitude, des traités de Tordesillas et de Saragosse. Dès avant l'arrivée de VASCO DE GAMA à Goa, jusqu'aux installations aux Moluques, à Macao, à Canton ou à Kagoshima, on peut surtout, grâce aux ouvrages de José DE VASCONCELLOS E MENEZES et quelques autres, suivre les étapes d'au moins une dizaine d'épidémies sur fond général d'endémie. A noter que le scorbut fut, pour la peste, un facteur régulant, dans une certaine mesure.

plague
marine discovery
Lisbon
Goa
Moluques
China
Japan
East Asia

peste
grande découverte maritime
hôpital d'Outre-mer
Lisbonne
Goa
Moluques
Chine
Japon
Asie de l'Est

On le sait, il y a - et j'insiste sur l'utilisation de ce verbe au présent, car on ne saurait admettre sans beaucoup de légèreté que les "Cavaliers de l'Apocalypse", comme les a représentés DÜRER, appartiennent aux temps révolus - on le sait, donc, il existe cinq grandes maladies dites "pestilentielles".

Ce sont la peste, le choléra, la fièvre jaune, le typhus exanthématique et la variole. En dehors d'elles, il y en a et il y en aura toujours bien d'autres, ne serait-ce, par exemple, que la tuberculose, et, naturellement, le scorbut, la syphilis, le paludisme, et j'en passe...

Nous allons essayer de décrire le cheminement de certaines de leurs épidémies au temps des Découvreurs et au temps de vecteurs auxquels on ne pense plus assez à notre époque de vols supersoniques et de mondialisation : les marins du XVIe siècle et leurs navires.

Nous prendrons surtout comme exemple la peste ; mais, sans nous tenir uniquement à elle, nous essayerons de décrire quelques-uns des terribles obstacles que la maladie a dressés contre le courage et la ténacité des hommes lors de la découverte de la plus grande partie de notre planète.

Donc d'abord la peste...

L'historique de la peste, partie de la "loïmographie" (16) est bien connue. Ses grands moments ont été étudiés depuis l'Antiquité jusqu'au monde moderne. L'épouvantable "Grande Peste" de 1347-48 qui déstabilisa le monde européen, fit prendre conscience des dangers nosologiques venant du Proche-Orient et de l'est européen continental : "route de la soie" et invasions tartares, comme portes d'entrée du fléau. Ainsi, en Chine même, on décrit les bubons et l'environnement murin dangereux. Celui-ci est attesté par les caractères chinois : 鼠 qui signifie "rat" et 疫 qui signifie "épidémie" ou "contagion" ; "peste" (en pidgin : "shugi", peste) - ou encore "wen yi", peste, épidémie, épizootie : 瘟疫

Le Dr WU-LIEN-TEH (O.M.S) a précisé dès 1925 qu'on pouvait distinguer trois foyers endémiques de peste en Asie : l'Arabie, l'Asie occidentale avec un centre au Kurdistan et une zone plus vaste en Asie orientale (29). Puis, jusqu'au XVIIème siècle, se succèdent la Grande Peste de Londres en 1665, puis celles de Marseille, de Messine, de Moscou, etc.

De 1783 à 1848, on a dénombré au moins vingt épidémies de peste en Europe, surtout au XIXème, jusqu'au XXème siècle, principalement en Russie, où la peste reste endémique. La

peste du Yunnan gagne Canton, Hong-Kong en 1894, puis Bombay, et étend ses méfaits par voie maritime au monde entier. C'est à cette époque, surtout, que l'on prend conscience de l'importance de la voie maritime dans sa progression. On peut remarquer que, dans cet historique succinct, on n'a guère parlé du XVI^{ème} siècle. Pourtant celui-ci, ainsi d'ailleurs que les dernières décennies du XV^{ème} siècle, sont par excellence les périodes d'expansion européenne à travers la planète. Notre terre, en effet, grâce à l'audace lusitanienne, cesse alors brusquement d'être un oekoumène plat centré sur la Méditerranée. Pourquoi alors ce siècle ne serait-il pas aussi un siècle d'expansion de la peste et des maladies, à contresens, vers l'Est? Les routes maritimes de l'Extrême-Orient, de l'Inde, de la Chine, du Japon, sont découvertes en un peu moins d'un siècle par les marins portugais. C'est une donnée historique d'une ampleur comparable à celle de l'ouverture, au XX^{ème} siècle, du cosmos par l'astronautique, mais les dangers en étaient incommensurablement plus grands : nous avons, maintenant, quelque peine à concevoir ce saut dans un inconnu horrifiant. Cette création du "grand croissant maritime de la projection européenne" (DUFOURG, in NIAUSSAT) (20), au sud des continents eurasiatique et africain, a permis la découverte de multiples maladies "tropicales" qu'il vaudrait mieux qualifier d'exotiques et, parmi celles-ci, d'épisodes endémiques et épidémiques qui peuvent évoquer la peste. Dès le début de ces explorations maritimes, on peut en effet trouver la signature d'épisodes pestilentiels. Mais il faut prendre garde : c'est naturellement grâce aux écrivains maritimes et aux historiens médicaux portugais de l'époque que l'on peut étudier cette prise de conscience des maladies exotiques à l'échelle mondiale. Mais ces écrivains évoquent surtout les faits militaires, les implantations "coloniales" et n'insistent qu'assez peu sur les épisodes sanitaires, encore moins sur les "signes physiques" des affections observées. Seule la plus ou moins grande mortalité est notée avec précision. D'où, comme toujours en histoire médicale, une très grande difficulté de diagnostic rétrospectif.

En outre, dans la langue portugaise d'alors, le mot "peste" pouvait recouvrir des significations diverses... et ne pas correspondre toujours exactement à la maladie causée par le bacille de YERSIN. Il faut donc, systématiquement, mener une étude critique prudente des textes.

Nous nous sommes appuyés, principalement, sur les travaux historiques du regretté Docteur José DE VASCONCELLOS E MENEZES, de l'Académie de marine portugaise (23). A lui revient tout le mérite des données que nous cherchons à résumer ici. Nous rappelons au passage, très schématiquement, la géographie et l'histoire de cette route maritime qui ouvre le monde à lui-même; nous évoquerons rapidement quelques aspects de la civilisation luso-indienne et nippo-chinoise portugaise, à l'acmé de cette expansion, et nous chercherons à y distinguer la signature des endémies et épidémies "pestilentiels".

Rappel de la route maritime des grandes découvertes :

En 1490, le monde était plat. En dehors de la "mare nostrum", la Méditerranée, notre vieille connaissance, tout était inconnu et effrayant. Pourquoi, en effet, franchir les colonnes d'Hercule? Le faisant, ou bien l'on tremblait de terreur, ou bien la grande majorité de "l'intelligentsia" de l'époque s'en désintéressait. N'avait-on pas redécouvert l'Antiquité gréco-romaine, "l'humanisme" et donc les sources de toute

connaissance? Quel besoin d'aller voir au loin dans l'océan des Atlantes, ténébreux à souhait?

Malgré la découverte de l'archipel des Canaries, très disputé d'ailleurs par les Ibériques entre eux, malgré, même, celle de Madère (1418) et des Açores (1427), nul ne se souciait de descendre vers le sud dans l'immensité océanique dont l'eau devenait petit à petit chaude, puis très chaude, puis, à partir du Cap Bojador, se mettait à bouillir avant de précipiter les marins échaudés dans le gouffre sans fond de l'immense fleuve circum-terrestre.

Nous avons quelque peine, nous autres gens du presque XXI^{ème} siècle, qui considérons tout bonnement qu'aller dans la lune ne présente, au fond, d'autre difficulté que celle d'avoir "les moyens", à nous représenter réellement ce qu'était l'effroi des navigateurs il y a seulement cinq siècles, devant la mer océane... Pourtant, c'était ainsi... C'est entendu, on peut toujours évoquer Homère et son Ulysse, les Argonautes, Saint Brandan, Néchao et bien d'autres encore, mais que savait-on exactement? Peu de chose... - C'est entendu, les Vikings, Leif ERIKSON et d'autres encore avaient découvert - mais ne l'avaient pas dit!... - les Féroes, l'Islande et le Vinland, mais toujours en naviguant à latitude constante par rapport à l'étoile polaire... Et, pour cela, ils avaient mis trois siècles! (2).

Or, en à peu près un siècle, entre les décennies 1415 et 1530, se produit quelque chose de "miraculeux" ou presque, en tout cas de terriblement audacieux : les Portugais découvrent, au début un peu à contre-cœur et terrorisés, puis par la suite poussés par leurs Rois, João Ier, puis Henri le Navigateur - qui n'a jamais lui-même navigué! - et Manuel le Fortuné, la "face cachée de la terre", c'est-à-dire d'abord l'Océan Atlantique dans toutes ses latitudes, puis l'Océan Indien dans sa longitude et même, enfin, l'Océan Pacifique, puisque Fernão DE MAGELLAN et son valet indien Henrique furent les deux premiers au monde à avoir "vraiment" fait, avant toute autre personne, le "tour" du monde...

Ainsi, entre 1415, année où l'étendard de l'infant Henrique fut planté à Ceuta en Afrique du Nord et 1522 où la "Victoria", dernier bâtiment de MAGELLAN, mort lui-même entre temps à Mactan, aux Philippines, revint enfin à San Lucar, puis 1542, année où les Portugais s'installèrent au Japon, les Ibériques, mais surtout les Portugais, avaient découvert la plus grande partie du monde... Et, cela, en combien de temps? : en un siècle et 27 années!

À côté de cela, l'épopée secrète des Vikings vers l'Amérique du Nord (presque trois siècles!) et la "promenade" risquée en longitude mais sûre en latitude, de COLOMB en un mois et trois jours (6 septembre 1492 au 9 octobre 1492) ne peuvent être mis en comparaison (2).

Pour fixer les idées, rappelons quelques dates, quelques lieux et quelques noms :

1415 : Prise de Ceuta

1435 : Cap Bojador (Gil EANÈS), puis la "Volta" et Saint-Georges de Mina

1488: Le Cap des Tempêtes, le "Cap immense et ténébreux" de Camões (Barthélémy DIAZ)

1498 : Melinde, Calicut, etc. (VASCO DE GAMA)

1510 : Prise de Goa (ALBUQUERQUE)

1512 : Malacca - Insulinde (ALBUQUERQUE)

1516 : Canton et Macao

1542 : Japon : Tanagashima, Nagasaki, etc.

Les cartes et les illustrations de l'époque, peuvent nous aider à revivre cette épopée. Regardons-les et regardons surtout ces images du Japon, à Nagasaki, où "le grand navire d'Amaccon", c'est-à-dire de Macao, est en train d'atterrir... (5).

Les cheminements de la peste, de l'Europe à l'Extrême-Orient maritime :

Nous ne décrivons pas les moyens matériels mis en œuvre, (les "Naus") essentiellement la caravelle devenue légendaire, puis les galléotes et les gros galions de charge ; non plus les instruments et techniques de route et de navigation. Cela n'est pas notre sujet.

Par contre, il est nécessaire d'évoquer rapidement l'un des secrets de la "Haute-mer", qui fut la clé des succès lusitaniens. Secrets jalousement et longuement gardés, par les géographes, pilotes et marins de ce qu'on a appelé "L'école de Sagrès". Parmi toutes ces découvertes secrètes, l'une, considérable par ses conséquences, fut la fameuse "Volta"...

De quoi s'agit-il ? Un navire, comme on sait, n'avait à l'époque, sauf l'énergie humaine des avirons, d'autre énergie motrice que le vent. Pour aller des côtes du Portugal ou du Maroc vers le sud, en longeant les côtes africaines, les vents du nord sont "portants" : il n'y a donc pas de difficulté. Il n'en est pas de même pour effectuer le retour du sud vers le nord, donc vers Lisbonne.

D'autre part, si on s'est aventuré plus loin vers les latitudes équatoriales, on risque d'être immobilisé, "encalminé" dans le "pot au noir" équinoxial. Dans l'un ou l'autre cas, la remontée en latitude vers le nord, donc vers l'Europe, reste pratiquement impossible si l'on ne va pas chercher très loin dans l'ouest les alizés, par une grande boucle à travers l'Atlantique, une "Volta". Cela fut découvert, un peu par hasard d'ailleurs, après la mort de Nuno TRISTAO, par Ayres TINOCO (1446). Mais certains auteurs portugais prétendent que ce "grumète" aurait pu connaître ce secret (1). Par la suite, il est possible que CABRAL dut à cette "Volta" la découverte du Brésil (1500). Les vents du sud-ouest sont alors "portants" et permettent soit de remonter vers le nord, soit de doubler largement au sud le Cap de Bonne Espérance et d'entrer dans l'Océan Indien. C'est ce qui arriva à Bartoloméo DIAZ en 1488 (2).

C'est ainsi que les Portugais ont été les premiers vrais "capitaines au long cours", inventeurs de la navigation de haute-mer. Qu'en fut-il de toutes les "pestes" au long de ces navigations qui allaient perdurer longtemps ?

La trace de la peste apparaît très vite dès le début de l'aventure maritime en question, grâce aux mémoires et souvenirs des nombreux voyageurs chroniqueurs d'alors : les Gaspar CORREIA, Diego DO COUTO, Garcia D'ORTA, Jean MOCQUET, Pyrad DE LAVAL, etc.

Cela s'observe d'ailleurs dès l'implantation en Maroc atlantique : c'est à Arzila, au sud de Tanger, qu'on trouve un témoignage assez précis : une épidémie s'y déclare en 1522 (24). Or, on sait que la peste était endémique dans le Royaume de Fez, dont Arzila, poste portugais et port, était un débouché. Le gouverneur, Comte DE BARROZ, dès les premiers cas observés "intra-muros", ordonne la fermeture de la ville. C'est déjà trop tard, les jours d'incubation sont dépassés, de nombreux cas éclatent dans la forteresse en janvier 1522. Un médecin, le "bachelier" Duarte RODRIGUES, est prié de certifier qu'il s'agit bien de la peste. Les malades et les mourants sont isolés dans un bastion transformé en lazaret. Leur nombre est considérable et atteint son acmé en mars 1522. Bien que le texte de BARROZ ne fasse malheureusement pas mention d'une mortalité murine, on peut admettre, avec une assez bonne probabilité, qu'il s'agissait bien de la peste.

Vasco DE GAMA appareille de Lisbonne en 1498, chargé de la mission précise de doubler l'Afrique et le Cap de Bonne Espérance, de voir "ce qu'il y a derrière" et d'atteindre les Indes

(4). Après de rudes épreuves sanitaires et de considérables dangers, surtout lors de son retour où il fut possible de faire la première constatation réelle, historique, des ravages du scorbut maritime, il réussit sa mission. Dès 1506 (25), une flotte de 16 voiles, sous les ordres de Tristan DA CUHNA et d'Afonso D'ALBUQUERQUE, appareille aussi de Lisbonne pour les Indes. Or, au moment du départ, la peste règne à Lisbonne. Rats et puces embarquent en même temps que les équipages pour le grand voyage. Bien entendu et bien longtemps avant que le scorbut ne puisse apparaître à bord, une maladie étrange atteint les hommes. Gaspar CORREIA (12) rapporte que l'armada quitte Lisbonne déjà "suspecte de maladie". Dès l'arrivée à Beziguiche, baie ouverte au sud du Cap Vert, la flotte est obligée de se séparer d'un bâtiment renvoyé à Lisbonne, chargé de très nombreux malades dont certains, dit Gaspar CORREIA, sont atteints d'une sorte de léthargie, d'un "sommeil profond", on dirait presque un coma, appelé par les auteurs portugais "modorra", ou "modorrento" (modorra au sens naval du mot = assoupissement du quart de minuit à 4 h...). Qu'est cette maladie : "modorra" ? Les dictionnaires portugais modernes traduisent ce mot par : "assoupissement, engourdissement, sopor" ... ??

Le foyer endémique pesteux du Sénégal étant classique, ne peut-on envisager une complication méningée d'une vraie peste bubonique, dont parfois les débuts sont brutaux (16). Mais la notion de bubon n'apparaît pas. Reste à évoquer, d'une manière générale, les syndromes "s", "les pestes atténuées" dont parle LE DANTEC, les fièvres typhoïdes et paratyphoïdes ou, peut-être, les tufhos d'origine pesteuse, "la plus brutale des maladies typhoïdes" (16)...

L'Armada continue, avec maintes batailles et difficultés, à travers l'Atlantique sud et l'Océan Indien. En arrivant à Angediva, au sud de Goa, en face de Kavvar sur la côte de Malabar, vers 1507, la flotte est vraiment en très mauvais état. Il faut avouer qu'elle a cumulé toutes les conditions épidémiologiques - plus de trois mois de mer au régime des vivres salés, et, en plus, des hommes et des rats sans doute infectés avant le départ de Lisbonne - pour que s'intriquent, se contrarient et aussi peut-être se régulent les unes sur les autres les grandes atteintes nosologiques possibles dans ce cadre écologique : c'est vraiment, au sens que Mirko GRMEK donne à ce mot, une "pathocénose" tout à fait particulière que celle qui existe dans les flancs et les "marais nautiques" des bateaux de cette flotte : la maladie carentielle qu'est le scorbut et la maladie infectieuse et contagieuse après transport arthropodique qu'est la peste se régulent peut-être d'une certaine manière : manger les rats - ce qui se faisait couramment en l'absence de vivres frais - pouvait ralentir la carence en acide ascorbique, mais alors les puces passant sans trêve d'un rat à un autre rat et aux hommes pouvaient aussi atteindre des hommes à moitié carencés, modifiant tout le tableau nosologique du bord ! On peut fort légitimement penser à cela à la lecture des témoignages sur ces atterrissages près de Cochin vers 1501-1507.

En 1510, c'est la prise de Goa, qui va devenir la capitale de l'empire portugais des Indes. Partant de Mombasa, il était possible, en bonne saison des vents, d'aller en droiture à Goa, en s'arrêtant s'il en était besoin à Angediva, si l'atterrissage à Goa était rendu dangereux par la barre du Mandovi, en raison des vents locaux. Un perpétuel trafic de traversées entre Mombasa - Angediva - Goa - Cochin, etc., reste la caractéristique de la navigation portugaise à cette époque, en latitude pratiquement toujours bien connue depuis le Mozambique, le sud de l'Arabie, la Mer Rouge, Ormuz, puis la côte Malabare. Mais on sait combien les parages Yéménites, du Golfe et de la Mer Rouge, étaient le siège d'un perpétuel échange

d'épizooties murines et, en conséquence, de toujours possibles endémo-épidémies pesteuses humaines.

D'autre part, à Angediva, les marins portugais ont peut-être été les premiers, bien avant les auteurs français cités par HUBER (1986) (15) à faire la découverte des filaires. En 1502, Tomé LOPEZ (26) qui accompagne VASCO DE GAMA dans son deuxième voyage, rapporte qu'à l'arrivée à Angediva, en plus du "mal des gencives" (lisons : le scorbut), chez de nombreux marins apparaissait une "tumeur" entre les cuisses : bubon ? ... La suite ne semble pas confirmer cette hypothèse. Les auteurs portugais présumant qu'il pouvait s'agir de filariose, observée antérieurement au Mozambique et acquise lors des escales sur la côte orientale d'Afrique. Il s'agirait alors d'une très précoce mention de ce syndrome vraiment exotique.

En 1513, en mer Rouge, dans les nombreux mouillages fréquentés par les navires d'ALBUQUERQUE, une épidémie de caractère "pesteux", sans doute une peste pneumonique, atteignit les équipages d'une armada d'ALBUQUERQUE (février 1513). On l'observa depuis Aden jusqu'en Inde.

Les descriptions, rapportées par José DE VASCONCELLOS E MENEZES, évoquent précisément des atteintes pneumoniques suivies d'une mortalité considérable. Les textes parlent d'une maladie, alors peu connue des "físicos" et ajoutent "qu'il mourait beaucoup de gens : parmi les Portugais, cinq cents, et parmi les Malabars et les Indiens de Goa, presque tous" ...!

Cette énorme mortalité amène les auteurs à considérer qu'il peut s'agir d'une pneumonie épidémique pesteuse, en raison du fait que la peste avait déjà sévi dans la flotte. En outre, l'absence d'exanthème leur permet d'éliminer la dengue hémorragique, et il n'est pas fait état de "charbons" ni de pétéchies.

En 1551, selon un texte dû à un pilote portugais : "Une navigation de Lisbonne à l'île de São Tomé", on apprend qu'au mois de juin, par vent du sud, "qui est frais", beaucoup de Noirs eurent la fièvre. Les ventouses scarifiées ne les soulageaient pas et "le sang étouffait leur cœur". Les habitants de l'île constataient en même temps une "énorme quantité de puces, les Noirs avaient beaucoup de poux ("piolhos"), les Blancs très peu. On ne trouvait pas de punaises".

Peut-on parler de typhus murin ? ou d'oppression respiratoire ou même de tableaux d'œdème aigu du poumon, complication d'une atteinte pesteuse ? ou encore, compte tenu de l'abondance des poux, du typhus exanthématique - mais la mortalité ne semble pas avoir été énorme - ou encore d'une fièvre récurrente du type cosmopolite ?

Puis les années passent et c'est une routine plus marchande que conquérante qui, deux fois par an, aux bonnes moussons, joint la côte du Mozambique au Golfe et à Goa, "Goa dou-rada" en pleine expansion. Les Portugais vont jusqu'aux îles de la Sonde (prise de Mallaca : 1512), jusqu'aux Moluques, fameuses "îles aux épices", et se hasardent à Macao (Canton) et jusqu'au Japon. Ce "va-et-vient" incessant entre Lisbonne et Goa, s'il exporte et importe épices, métaux et pierres précieuses, armes et pacotille, transporte aussi bien microbes, virus, parasites, arthropodes vecteurs de toutes les pathologies courantes, certes, mais à cette époque peu ou pas connues. Or l'Inde est un sûr réservoir de bacilles pesteux (13, 16), mais aussi du vibrion cholérique, de choléra, que les vieux auteurs portugais appelaient "moraxy" ou "moryxy".

Ce mot n'est pas toujours trouvé dans les dictionnaires portugais modernes, mais VASCONCELLOS E MENEZES y insiste sous cette dénomination ; en fait c'est le "mordechí" du choléra morbus (GARCIA D'ORTA, 1543). Ainsi, il cite une épidémie curieuse survenue à Goa en 1553 : devant la mortalité très élevée et l'incompréhension totale des "Mestres", le gouverneur ordonne une autopsie, acte alors très interdit, surtout

chez les Hindoustanis. On conclut à une maladie d'évolution très rapide due au fait que : "les évacuations se faisaient par une gouttière (lisons : appareil intestinal) trop ouverte" ... Les auteurs modernes pensent qu'il peut bien s'agir de choléra. La description des "yeux caves", parmi les signes physiques, est parlante. De fait, d'autres épidémies de choléra dans la région goanaise sont attestées, au moins dès le début du XVIIe siècle, par la "fuite" hors de la vieille ville elle-même, de nombreux aristocrates goanais pour installer leurs familles dans des palais d'été, les "quintas", en sécurité, dans la "grande banlieue" de Goa (14).

Pour en revenir à la peste, nous la constatons d'une manière régulière entre Lisbonne et Goa, à travers Atlantique et Océan Indien, de 1562 à 1571. Ainsi, en 1569, une flotte part de Lisbonne pour l'Inde, en même temps qu'une autre pour le Mozambique. Un peu avant, s'étaient déclarés à Lisbonne les premiers cas de peste. Malheureusement, ceux-ci ne furent pas immédiatement identifiés et l'épidémie s'étendit, d'une grande violence, pendant plusieurs mois et d'une mortalité telle qu'on lui donna, localement, le nom de "Grande Peste" (27). Les chroniques parlent de quarante mille victimes, total qui paraît cependant exagéré pour Queiroz VALLORO, la population de Lisbonne atteignant alors à peine ce chiffre.

La "Casa da India" se trouve alors devant des problèmes difficiles à résoudre : construction des navires, recrutement des équipages, etc.

En 1551, part pour les Indes une flotte de cinq bâtiments, avec 400 soldats, puis l'escadre du Vice-Roi lui-même appareille le 17 mars : il y a déjà à son bord une épidémie tellement considérable qu'il perd au moins la moitié de son contingent. L'un de ses capitaines, Nao CHAGAS, perd très vite 450 hommes. À bord de ces navires était Diogo DO COUTO, dont les précieux mémoires nous expliquent que si la flotte transportait tellement d'hommes d'armes, c'était pour secourir et renforcer Malacca, trop souvent attaquée par les Maures d'Achem, et pour armer des navires à destination des Moluques et de la Chine. Mais, "*Porem o homem, pōa e Deus dispõe*" ("l'homme propose et Dieu dispose") : beaucoup de marins souffrent d'une fièvre élevée, de gonflement des jambes (?), d'une "peste" contagieuse. La mortalité dépasse 700 hommes : ne serait-ce pas tout simplement le scorbut ? ... Mais les navires n'avaient alors que très peu de jours à la mer ; une telle mortalité ne s'explique donc pas par une atteinte carencielle seule. D'autre part, c'était la deuxième fois que Diogo DO COUTO faisait le voyage de l'Inde ; en outre, il était embarqué à bord du navire du Vice-Roi, avec le médecin-major de celui-ci, élève de Duarte LOPES. On peut donc penser qu'il avait une certaine expérience des maladies habituelles sur cette route. Or, il tend à penser qu'une telle mortalité était due à l'état de santé déficient des hommes embarqués à Lisbonne, dès avant le départ. Le texte ne fait pas mention d'une invasion quelconque de puces, ou de rats malades, et c'est dommage. Cet épisode épidémique fut tellement catastrophique que huit années après, une lettre de Gaspar DA SILVA adressée en décembre 1587 à Philippe II, faisait encore référence à "cette grande peste de Lisbonne [qui] continue jusqu'aujourd'hui".

À Goa, on rapporte qu'il y eut au moins 400 décès, mais, compte tenu d'une démographie autochtone peu précise, il y en eut sans doute bien plus. Il semble que les victimes aient surtout été des esclaves et serviteurs, Noirs, Blancs ou Parias qui, dans les rues de Goa et de Lisbonne (où il ne pouvait s'agir de carence ascorbique...), étaient endémiquement victimes de la peste ; de même à Macao ("Muitsai" à "Macao") (7). À Lisbonne, en effet, les auteurs notent un très rapide accroissement de la population servile venue d'Extrême-

Orient. Leur taux de mortalité était élevé surtout dans les quartiers populeux : la maladie décimait Alfama...

À Goa aussi la mortalité était élevée : en 1606, la coutume locale permettait à toute la population de basse caste d'aller mourir dans la rue. Quant à la noblesse ou bourgeoisie portugaise et indo-portugaise, lors de ces épidémies successives - il s'agit en fait d'une endémo-épidémie - qui sévissaient à Goa à la fin du XVI^e siècle, elle se retira progressivement dans ses domaines fonciers, à la campagne indienne, ou dans ses "quintas" de villégiature, et les familles riches autochtones partirent pour les provinces indo-portugaises de Bardoz ou Salcete (14).

Mais il ne faut pas en déduire que rien n'était fait : une lutte officielle au bénéfice des malades était organisée et nous pourrions évoquer plus loin les hôpitaux pour marins et soldats, à Lisbonne mais surtout outre-mer.

Arrêtons-nous un instant sur la plus célèbre victime de la peste, à l'époque : Luis DE CAMOËNS, auteur de l'immortelle épopée portugaise : "*Les Lusíades*". Sa vie, de 1524 à 1580, illustre non seulement la maladie qui l'entourait et dont il mourut, mais aussi l'importance de l'endémie sur la route des Indes. La plus grande partie de sa vie fut en effet occupée par des navigations entre Europe, Afrique et Extrême-Orient.

De naissance noble, mais pauvre, après ses études à Coimbra, il vient à la Cour; mais sa vie privée est douteuse et on l'envoie en campagne militaire au Maroc : il y perd l'œil droit. A son retour à Lisbonne, une vie de nouveau désordonnée lui vaut la prison, jusqu'à ce que João III le gracie en 1533, mais l'envoie aux Indes! Il va y rester 14 ans, tour à tour soldat, négociant, fonctionnaire mais aussi écrivain : les "*Lusíades*" en sortent! Il va aux Moluques et en Chine : il était à Macao de 1555 à 1557. On a dit qu'au retour du Japon, avec Lionel DE SOUZA, sur le "grand bateau venant d'Amacon" (15), après avoir quitté Macao, il fit naufrage à la hauteur des côtes indochinoises, au Kouang-tong ou à Haïnan... Il survécut, nageant vers la côte en tenant le manuscrit des "*Lusíades*" sur sa tête! (6). Les "*Lusíades*" parurent en 1572 à Lisbonne où CAMOËNS mène une vie mélancolique jusqu'à sa mort, à 56 ans et justement, de la peste!

Nous avons laissé la peste à Goa, "en route" vers les Moluques, et, plus loin encore, vers Canton, Macao et le Japon. Avant de quitter Goa, notons qu'en 1545, la capitale des Indes portugaises fut le siège d'une épidémie de variole qui tua plus de 8000 enfants en trois mois!

Les Moluques sont un archipel complexe par le nombre de ses îles, toutes situées à l'est des Célèbes et à l'ouest des Philippines. Cela fut cause, pour une bonne part, de leur état de guerre permanent soit avec l'Espagne - car, où passait la ligne de démarcation des Traités de Tordessilas-Saragosses, de ce côté antipodique du méridien-frontière, certes bien délimité mais côté Atlantique? - soit avec les Néerlandais (17) surtout après le rattachement du Portugal à l'Espagne par Philippe II (1580).

Juridiquement, en effet, cela permettait aux Hollandais - et à d'autres - d'essayer en toute légalité de prendre par les armes les fameuses "îles aux épices" puisque maintenant celles-ci étaient, en principe, devenues papistes et espagnoles!

En conséquence, les récits portugais, hollandais ou même anglais (Amboine, 1623) évoquent surtout les problèmes "traumatologiques" des combats et passent rapidement sur les épidémies et les maladies internes. Bien entendu, celles-ci font le "fond de teint" de la situation sanitaire. Il s'agit surtout de dysenteries et de béri-béri (Diogo DO COUTO, 1567) à Cébu, Amboine, Tidore, etc. Mais les chroniqueurs d'alors (8) parlent surtout, si l'on peut oser cette expression, de "chirurgie de guerre" et des traitements externes utilisés : d'ailleurs les

dangers des saignées répétitives sont déjà soulignés (19, 21, 22) (et le pian est appelé "bouton d'Amboine").

Les nombreuses navigations et séjours à terre entre les îles de Tidore, Ternate, Amboine, Banda, etc... épuisent, par la permanence constante des épisodes dysentériques, les flottes et les garnisons; en outre, chose intéressante, la tuberculose est très probablement mise en cause en 1544 à Tidore, sous les noms de "consomption", avec fièvre "hectique", ou ceux d'"éthisie" et d'"hecticité". José DE VASCONCELLOS y identifie carrément la phtisie.

Incidentement, c'est aux Moluques que le très grand nombre de morsures venimeuses par les cobras (*cobra di capelle*) fut, avec un certain succès, soigné par des thérapeutiques autochtones, grâce aux travaux du grand Garcia D'ORTA et de Christovão DA COSTA (11).

C'est naturellement dans cet archipel si riche en îles et points d'appui isolés, que les fameuses "*fustas dos doentes*", sorte de petits navires-hôpitaux, furent les plus utilisés pour évacuer blessés et malades vers Malacca (28). Les navires portugais et naturellement les maladies qu'ils pouvaient véhiculer ou recevoir, sont allés encore plus loin, en Chine, au Japon, et sans aucun doute ils ont aussi découvert l'Australie (18) (avant COOK).

En Chine, nous avons déjà évoqué Macao, donc Canton. La vie ne devait pas y être très facile : ainsi l'exemple de l'apothicaire Tomé PIREZ, arrivé à Canton en 1516, qui y fut incarcéré en 1522 et mourut en prison en 1524...

Dans ces "têtes de pont" chinoises et japonaises, c'est le béri-béri qui est le plus fréquemment mentionné, ainsi que la lèpre (vers 1560 - 1571). Saint François-Xavier a laissé dans la littérature portugaise un souvenir, une notoriété, considérables, en raison, certes, de son travail missionnaire, mais aussi en raison de son œuvre de "soignant" et de fondateur d'hôpitaux : ainsi à Funeï, Bongo, Yamaguachi.

Avant de quitter ces Indes mystérieuses, il faut aussi évoquer les moyens, tant en hommes qu'en matériels hospitaliers, qui en furent les artisans. Les hommes, d'abord, soignants - ils furent nombreux. Dans les documents d'alors, on ne cesse de rappeler les étonnantes figures de ces "petits frères" augustins ou jésuites, qui créèrent, en fonction des circonstances, des infirmeries d'abord, puis des hôpitaux. L'un d'eux les symbolise tous : Saint François-Xavier. Soit à Goa, soit en Chine ou au Japon, il fut partout créateur d'asiles et d'hôpitaux. Ainsi, à Hirado, il créa un hôpital pour recueillir la multitude des petites filles abandonnées; mais il faut aussi citer des laïcs portugais étonnants : ainsi le grand "físico", médecin à Goa, GARCIA D'ORTA, explorateur de la médecine secrète et traditionnelle (11) des Hindoustanis et le premier à y mettre de l'ordre, botaniquement et thérapeutiquement. Il ouvrit à Goa l'une des premières écoles occidentales de médecine. Pendant longtemps, ce sont les connaissances réunies par lui qui orientèrent là-bas la thérapeutique des Européens. Ses œuvres furent publiées pour la première fois à Goa en 1563 ("*Colloquios dos Simples*"). Sa statue est honorée dans le parc de la faculté de médecine de Lisbonne (10).

José DE VASCONCELLOS E MENEZES cite, et précisément en raison de la peste endémique (23), les hôpitaux d'outre-mer. La liste de ceux qui furent construits ou ouverts en Extrême-Orient et à Lisbonne entre 1515 et 1600 est longue. Il y en a plus de trente. Le plus important, le "chef de file", est sans doute l'hôpital de Todos Los Santos, à Lisbonne. À Goa, l'hôpital militaire fut installé dans une partie du palais de l'archevêque, sur les bords du Mandovi. C'est de lui sans doute que l'amiral BELLEC parle, lorsqu'il évoque, à Goa, "le somp-

tueux hôpital du Roi-Notre-Seigneur” (2). Une sorte de “regroupement” de tous ces hôpitaux un peu disparates en raison de leurs origines fut réalisée petit à petit grâce à l’œuvre de la “Misericordia”.

Conclusion

En conclusion, viennent à la mémoire ces paroles de notre Regretté maître en Indochine, le Médecin-général François BLANC ; décrivant la peste, il soulignait qu’elle venait d’Asie, le plus souvent par voie maritime. Mais il se montrait optimiste en ajoutant - je le cite : “La peste océane a disparu avec les cargos torpillés lors de la seconde guerre mondiale, et le “rat-proo - fing” a désinfecté les ports”... (3).

Certes... mais sans doute ici le Professeur François BLANC se montre historien optimiste : heureusement pour la victoire alliée et pour les marins alors embarqués, les cargos ou transports n’ont pas tous été coulés... Quant à la technique élémentaire du “rat-proofing”, nos explorations personnelles, le matin, de très bonne heure, sur les quais de Bordeaux pour relever les ratières que notre maître d’alors, le Professeur BONIN, nous faisait poser la veille au soir auprès des bittes d’amarrage des aussières des cargos, afin de disposer de queues de rats vivants à sectionner pour faire des frottis et montrer des spirochètes aux étudiants au cours des travaux pratiques (T. P.), nous incitent à penser que le “rat-proofing” n’est pas efficace à cent pour cent. C’était il y a longtemps... mais j’imagine qu’il doit, à peu de choses près, en être actuellement de même le long des fleuves d’Asie...

Et j’aimerais terminer en citant ces vers d’un poète et marin contemporain, Louis BRAUQUIER (9), qui évoque si bien l’histoire des “découvreurs” du monde, les Lusitaniens, à l’aube des temps modernes, malgré pestes et dangers :

*“Je voudrais revenir dans un vieux port du monde
Comme ceux d’où partirent ces premiers découvreurs
Encore mal assurés que la Terre fut ronde,
Qui levaient l’ancre pleins d’audace et de terreur”.*

Références bibliographiques

1. ALBUQUERQUE L de - *Dicionario de historia dos Descobrimentos portugueses*. (deux tomes). Edition Caminho. Lisbonne, 1994.
2. BELLEC F - *Tentation de la Haute Mer : le siècle des Découvreurs*. Coll. “ Etonnants voyageurs ”. Seghers, Paris, 1992, 1 vol, 415 p.
3. BLANC F, BLANC FP & BLANC B - Histoire des maladies exotiques. In : *Histoire de la Médecine, de la Pharmacie, de l’Art Dentaire et de l’Art Vétérinaire*. Tome 7, p. 251 et seq. Paris - Albin Michel/Laffont/Tchou, 1980.
4. BOUCHON G - VASCO DE GAMA. Fayard, Paris, 1997, 1 vol. 409 p.
5. BOXER CR - *The great ship from Amacon*. Instituto cultural da Macau. Centro de Estudios Maritimos de Macau - Macao. 1988.
6. BOXER CR - *Fidalgos no Extremo-Oriente*. (Ch. XIII : “Muit-sai en Macau”). 1 vol. 295 p. Fundação oriente. Museu et Centro de Estudios maritimos da Macau - Macao 1990, 1 vol. 359 p.
7. BOXER CR - *Op cit.* (1990) page 24.
8. BOXER CR & FRAZAO de VASCONCELLOS - *André Furtado de Mendonca*. Fundação Oriente. Centro de Estudios Maritimos de Macau, Macao, 1989, 1 vol. 195 p.
9. BRAUQUIER L - *Je connais des îles lointaines*. Poésies complètes. La Table Ronde, Paris, 1994, 1 vol. 566 p.
10. FRAGA de AZEVEDO J - Contribuição dos Medicos da Armada portuguesa para o conhecimento da Nosologia tropical. In : *Anais do Club Militar Naval*. (n° spécial : Centenario 1866 - 1966). Lisbonne 1967.
11. GARCIA d’ORTA - *Coloquios dos Simples*. GOA. 1563.
12. GASPAR CORREIA - *Lendas da India* (passim).
13. GENTILINI M & DUFOLO B - *Médecine Tropicale*. Flammarion. Paris. 1977, 1 vol. 561 p.
14. HELDER CARITA - *Les Palais de GOA*. Ed. Chandaigne. Librairie Portugaise. Paris. 1996, 1 vol. 233 p.
15. HUBER HG - *Filaria Loa-Loa. Augenwuren der Negersklaven*. Dissertation (thèse) en Médecine. Fac. de Médecine de Düsseldorf, 1986.
16. Le DANTEC A - *Précis de Pathologie exotique*. Col. Testut. 3ème édition. Doin. Paris. 1911, Tome I. page 348.
17. LINSCHOTEN JH Van - *Histoires de la navigation et de son voyage en Inde Orientale*. Amsterdam. 1595 et 1610.
18. MC INTYRE KC - *A descoberta secreta da Australia*. Fundação Oriente - Centro de Estudios Maritimos de Macau - Macao - 1989, 1 vol. 277 p.
19. MOCQUET J- *Voyages*. Paris. 1616.
20. NIAUSSAT P - L’action du Service de Santé de la Marine et des Colonies : de la Médecine individuelle à la Médecine prophylactique. *Actes de l’Académie Nle des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1996, 5ème Série - Tome **XXI**.
21. NIAUSSAT P - *L’Apothicaire et le Fidalgo*. Service historique de la Marine. Février 1996.
22. PYRARD de LAVAL PF - *Voyages aux Indes Orientales*. Paris. 1615.
23. VASCONCELLOS e MENEZES J de - *Apoio sanitario na epoca dos descobrimentos Armadas portuguesas*. Academia da Marinha - Lisbonne - 1987, 1 vol. 581 pages.
24. VASCONCELLOS e MENEZES J de - *Op. cit.* p. 271-272.
25. VASCONCELLOS e MENEZES J de - *Ibidem*. p. 364 et seq.
26. VASCONCELLOS e MENEZES J de - *Ibidem*. page 231.
27. VASCONCELLOS e MENEZES J de - *Ibidem* p. 461-62.
28. VASCONCELLOS e MENEZES J de - Hospitais no alem mar época dos descobrimentos. Armadas Portuguesas. Academia de Marinha. Lisbonne. 1993, 1 vol, 379 pages.
29. WU-LIEN-TEH - *Bulletin de l’O.M.S. (1947-48)*. Communication personnelle M.G.I. J. Simon.